

تورک بیلک ره ووی

REVUE DE TURCOLOGIE

Fondée à Paris

PAR

le Prof. Dr. RIZA NOUR

TOME I, LIVRE 2

	Pages
Nâmik Kémal, grand poète turc	1
Un manuscrit du milieu du XVII ^e siècle sur la musique et la poésie turques	26
Physionomie ancienne et actuelle de la langue turque	32
Histoire de l'écriture turque et conséquences d'un brusque changement d'écriture	41
Art et architecture turcs	62
Tevfik Fikret	98



HISTOIRE DE L'ECRITURE TURQUE

et

Conséquences d'un brusque changement d'écriture

Les Turcs se sont servis de nombreuses écritures depuis leurs origines ;

ECRITURE DE L'ORKHON. — Cette écriture, qu'on appelle aussi écriture runique (ou runiforme) turque, ou bien encore écriture de la Sibérie, ou Tchoudique est regardée comme la première en usage chez les Turcs. On l'a découverte sur les stèles de l'Orkhon érigées par les Toukious en 733. D'après Arthur Lumley Davids, les anciens documents chinois et un historien chinois de 1200 avant J.-C. disent que les Turcs ont une écriture runiforme. On retrouve cette écriture sur les objets d'or provenant d'Attila et conservés au Hofmuseum de Vienne. D'après Von Le Coq (voir son discours 26 juin 1926), cette écriture est une antique invention turque ; elle est très ingénieuse et montre que les Turcs connaissaient les lois phonétiques depuis des temps immémoriaux ; elle prouve aussi que les Turcs étaient très avancés dans les sciences.

Les inscriptions découvertes près de Yénisséï présentent quelques différences avec celles de l'Orkhon.

Cet alphabet a 39 lettres, plus deux points qui indiquent la fin des mots et des phrases. Quatre sont des voyelles. On jugera que c'est un alphabet vraiment ingénieux et savamment combiné quand on pense à l'époque de son invention. Il a les voyelles nécessaires avec leurs degrés antéro-postérieurs, des consonnes à part pour la vocalisation antérieure et postérieure des divers sons et des consonnes à double équivalent. Il est beaucoup plus perfectionné que l'alphabet arabe d'aujourd'hui, ayant même sa ponctuation,

primitive il est vrai. Il est étonnant que cette écriture ait été abandonnée pour celle de l'ouïgour, qui est très défectueuse.

On l'écrit de haut en bas et les lignes se suivent de droite à gauche. Elle a 16 lettres analogues aux lettres latines dont quelques-unes sont renversées et 3 qui ressemblent aux lettres grecques. J'ai trouvé ces lettres parmi les initiales des **tamghas** (marque) des chevaux à Sinope. On les retrouve encore parmi les emblèmes des **boï** d'Oughouz, les **tamghas** des anciens khans turcs et des tribus turques de notre temps, comme les kirghizes, les kara-kirghizes, etc...

Enfin, cette écriture est susceptible d'être perfectionnée et modernisée avec de légères modifications comme je l'avais essayé. On a fabriqué des caractères d'impression à Petrograd. Je les ai apportées de cette ville à l'Imprimerie d'Etat (ancien Matbaa-i-Âmiré) de Stamboul où on a fait construire leurs matrices et fondre des lettres. Or, le turc possédait l'écriture avant plusieurs nations civilisées de notre temps.

ECRITURE OUÏGOURE. — On dit que les ouïgours abandonnèrent l'écriture runique turque et adoptèrent cette écriture en 800 de l'ère chrétienne. D'après une autre version, l'écriture ouïgoure existait deux siècles avant l'hégire (400 environ) à Kachghar. Quelques auteurs croient qu'elle a été empruntée au syriaque et introduite au Turkestan par les Nestoriens. Lumley prouve qu'elle dérive du zend comme l'écriture syriaque en est dérivée. Il faudrait donner raison à Lumley quand on pense que le syriaque a 24 lettres, tandis que l'ouïgoure en a 14. D'après Ibn Arabchâh, l'alphabet ouïgour se composait de 14 lettres en 1440. Ensuite, on en a ajouté 2. Mais d'après Mahmoud Kachgharî, il se compose de 24 lettres. On voit que cette écriture a évolué au cours des siècles. Dernièrement, dans les documents de Von Le Coq, on a constaté une certaine différence en comparant de l'écriture ouïgoure du **Koudatkou-bilik** à d'autres. Enfin, il y a plusieurs alphabets ouïgours.

Cette écriture est passée des ouïgours aux mongols au temps de Tchinguiz et aux Mandchous qui les gardent encore. Les Ilkhaniens l'employèrent et frappèrent des monnaies qui la portent; quelques spécimens en sont conservés au Musée de Stamboul. Au début des Ottomans, on connaissait cette écriture en Turquie.

Après l'islamisation des Turcs, cette écriture céda la place, mais graduellement au cours de plusieurs siècles, à l'écriture arabe. Elle a résisté beaucoup plus fortement à l'arabe au Crimée et à Koban qu'ailleurs. Timour-link s'était vu obligé de rédiger ses firmans avec cette écriture en usage chez les habitants des bords de Volga et des pays quand il les avait envahis. Sous les Timourides, elle persistait encore en Dzoungarie et au Turkestan occidental comme le prouvent le **Mîrâdj-nâmé** et le **Tezkiré-tul-evlyâ** écrits en caractères ouïgours en ces temps et lieux.

Il y a des correspondances en écriture ouïgoure entre les khans du kiptchak et les Génois, ainsi que plusieurs ouvrages : **Oughouz-nâmé**, **Koudatkou-bilik** (1069), **Firman de Timour** (1397), **Bakhtyâr-nâmé** (1432), **Mîrâdj-nâmé** (1442), **Hibé-tul-hakâik**, les documents de Von le Coq, etc... conservés dans différentes Bibliothèques et Musées.

Enfin, jusqu'à 900 de l'hégire (1572-1573), cette écriture était adoptée officiellement par quelques Etats turcs, comme les Ilkhaniens, la Horde d'or, etc... on la faisait apprendre même aux princes dans les palais Ottomans. Ce passage de l'ouïgoure à l'arabe est donc le travail des plusieurs siècles.

Anciennement, on l'écrivait de haut en bas à la manière chinoise et les lignes se suivaient de gauche à droite. Si on baisse la partie supérieure du papier du côté droit, les lignes deviennent horizontales allant de droite à gauche comme l'écriture arabe.

Les ouïgours fabriquaient autrefois des caractères de bois pour l'impression. Je les ai vues à la Bibliothèque de

Petrograd. Dernièrement, on a fondu des caractères ouïgours avec lesquels on a imprimé les éditions du **Koudatkou-bilik** données par Radloff et Vambéry.

L'écriture ouïgoure est très belle. Les poètes persans et arabes l'ont comparée aux boucles des cheveux de l'amante. La plus belle écriture ouïgoure que j'ai vue, est celle de **Mîrâdj-Nâmé** qui est aussi orné des belles miniatures conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. On ne peut se lâsser de le contempler.

Il y a quatre variétés de cette écriture :

1 — **Neskhî ouïgour**. — La plus ancienne ; et celles de **Bakhtyar-nâmé** et du **Koudatkou-bilik**.

2 — **Dîvanî ouïgour**. — On la rencontre dans les firmans.

3 — L'écriture des monnaies de Houlaghoul.

4 — Celle de **Mîradj-nâmé**.

Mahmoud Kachghari, Julius Klaproth, Arthur Lumley Davids, Radloff, Vambéry et d'autres ont publié des alphabets ouïgours.

Cette écriture se compose de 16 lettres dont 3 sont des voyelles. Elle est très pauvre en voyelles, et surtout en consonnes. Il n'y a qu'un caractère pour représenter **q**, **k**, **g** et **kh**, un autre pour **s** et **z**, etc... Cette écriture si pauvre a encore d'autres défauts : formes variées des lettres selon la place qu'elles occupent en tête, au milieu ou à la fin des mots ; quelques lettres changent de valeurs quand on oublie mettre leurs points et réciproquement, etc...

Ecriture coumane. — Le turk des Coumans s'écrivait au moyen des lettres latines. Les documents, qui nous l'apprennent, comme le **Codex cumanicum** en donnent des spécimens, étudiés surtout par M. Bang. Un certain nombre de lettres portent des signes diacritiques pour rendre les sons turcs. J'ai essayé d'en composer l'alphabet, sans pouvoir le compléter.

Les Coumans sont des Turcs chrétiens. Autrefois, ils étaient en Asie Mineure : au temps des Croisades, on les

trouve en Thrace, en Macédoine et en Serbie actuelle ; plus tard, une partie est passée en Hongrie où ils ont disparu en se fondant avec les indigènes. On ne sait pas si cette écriture était en usage et employée par la population elle-même.

Ecriture Karamanlie et arménienne. — Après l'adoption de l'écriture arabe, on a vu écrire le turc en lettres grecques et encore en celles arméniennes : c'est le cas des Karamanlis (de Caramanie) et des Grégoriens dont leur langue maternelle était le turc. Les premiers étaient orthodoxes avec la langue maternelle turque. On sait qu'au temps de Byzance, il y avait des Turcs chrétiens parmi les habitants et dans l'armée byzantine, et il y a des documents d'après lesquels Louçavoritch (l'Illuminateur) avait trouvé des adeptes parmi les touraniens du Caucase. Ces deux groupes ont les caractères physiques propres aux Turcs. Il est fort probable qu'ils étaient d'origine turque et gardaient leur foi ancienne sans se convertir à l'Islamisme comme leur frères de race. Il y a un autre fait à l'appui de cette hypothèse : Les Turcs ont converti plusieurs peuples à l'Islamisme ; mais ils n'ont jamais réussi ou tenter de changer leurs langues ; sinon, tous les peuples tombés sous sa domination auraient perdu leurs langue et foi quand la puissance turque faisait trembler le monde. Le changement de religion passait avant celui de la langue. L'exemple des Albanais est bien connu ; ils ont embrassé la religion de leur conquérant musulman sans renoncer à leur langue. Pour les Karamanlis et ces Arméniens, c'est le contraire ; ils restèrent chrétiens tout en parlant la langue turque, sans connaître un seul mot de grec ou d'arménien et ils étaient toutefois en contact continu avec d'autres Chrétiens parlant ou le grec ou l'arménien.

La propagande hellénique était très forte dans les cinquante dernières années. Leurs medecins, leurs dascals (maître d'école) parcouraient l'Asie Mineure, ils s'intallaient dans des villes et villages d'après le cas et ils s'efforçaient

de persuader aux orthodoxes n'importe de quelle langue qu'ils rencontraient, par qu'ils étaient de nationalité grecque. Ils ont ainsi fait croire aux Karamanlis qu'ils étaient de nationalité grecque. J'ai vu un cas extraordinairement curieux qui donne une idée précise de l'intensité, de l'habilité et du succès de cette propagande. J'étais dans un village près d'Ada-Pazari peuplé par les Haï-Horoum. J'ai vu que les jeunes générations jusqu'à l'âge de 25 ans parlaient le grec, et les vieillards l'arménien. Une enquête m'a appris que les propagandistes grecs avaient convaincu les habitants qu'ils étaient Grecs, en se basant sur leur religion, et firent apprendre le grec à la jeunesse. Cette population était sûrement arménienne à en juger par son nom, sa langue et son aspect physique, et ces habiles propagandistes volaient même des hommes aux Arméniens.

Les Karamanlis avaient leurs livres et leurs journaux en langue turque et en caractères grecs, les autres en avaient également en langue turque et en caractères arméniens. Ils faisaient leurs prières en turc dans leurs églises, et j'ai trouvé les cantiques en turc de ces Chrétiens, chanté à l'église, à la Bibli. N. de Paris.

Le gouvernement turc supprima ces journaux pendant la grande guerre, et le traité de Lauzanne renvoya les Karamanlis en Grèce, par suite de l'échange des populations.

Djâmi bey a étudié l'écriture Karamanlie d'un Evangile écrit en langue turque avec cette écriture. Il a constaté que quelques lettres grecques ont été éliminées, quelques autres marquées de signes diacritiques, et de nouvelles lettres ont été inventées. Ainsi, un alphabet nouveau et indépendant s'est formé. On croit que ce sont les missionnaires byzantins qui l'avaient inventée à l'usage des Karamanlis, lors de leurs conversion. Il forme un alphabet assez complet pour le turc.

ECRITURE ARABE. — Depuis les Seldjoukides, elle existe chez les Turcs. Les Turcs ont embelli beaucoup cette écriture dont le Koufique est la forme archaïque, et en on

inventé plusieurs variétés : **sulus**, **ta'lik**, **neskhî**, **rik'a**, **dîvanî**, **Kirma**, **syâkat**, **idjâzet**, **reïhânî** qui ne ressemblent plus au **koufî**. Les calligraphes turcs l'ont tellement embellie qu'elle est devenue esthétique et sert à décorer les édifices. Elle s'est adaptée, sélectionnée, devenant nationale et turque.

Seulement, cette écriture est très inférieure comme moyen d'exprimer les sons, et se prête mal à la typographie. Pour le turc, elle a plusieurs consonnes superflues, en manquant beaucoup de voyelles et quelques consonnes. La plupart des lettres ont des formes variées, selon qu'elles sont initiales, médiales, finales ou isolées. Elles ont plusieurs points qui augmentent les mouvements de la main et prêtent confusion. Dans les imprimeries, le nombre des casiers varie de 406 (**neskhî**) à 1341 (**tâlik**), tandis que le nombre des casiers des lettres latines ne dépassent pas une soixantaine. Les Turcs ont commis la grande faute d'adopter l'alphabet arabe tel quel. Les tchaghataïs ont agi plus prudemment en éliminant les consonnes que le turk ne possède pas. Je donnerai ici un résumé en français de mon travail qui est long, laissant de côté les détails.

Enfin, les déficiences de cette écriture ont donné l'idée d'une réforme de l'alphabet et de l'orthographe ou d'un changement de l'écriture. Cet idée n'est pas nouvelle ; elle date d'un siècle environ. Munif pacha, ministre de l'Instruction publique un peu plus tard, avait montré la nécessité de cette réforme dans une communication faite à la Société Scientifique Ottomane en 1278 h. Un Turc âzerî nommé Fath Ali Akhondzâdé, interprète du grand-duc-Michel au Caucase était arrivé à Stamboul en 1280 h. et avait proposé une écriture de son invention. L'**Indjumen-i-dânich** de Stamboul avait inventé des caractères pour représenter les voyelles et les consonnes qui manquaient, mentionnées par Djevdet pacha dans son **Règles du turk** qu'Ebouz-zîyâ Tevfik avait fait fondre pour l'impression. Depuis la Constitution, cette réforme et l'adoption des lettres latines avaient

provoqué des polémiques dans les journaux turcs. A cette période, on a inventé des alphabets composés des lettres latines ou des lettres arabes sans ligatures et on a publié des journaux avec ces caractères (comme l'écriture de Milaslî Ismaïl Hakki). Enver pacha, ministre de la guerre en 1914-1918, a écrit ses ordres officiels avec une écriture inventée du même genre.

J'essayerai, ici, de faire ressortir les avantages et les inconvénients des écritures arabes et latines en turc :

Avantages des lettres arabes.

1, Elles sont sténographiques, elles font économiser beaucoup de temps.

2, Elles font économiser beaucoup de papiers et ainsi d'argent sur les publications.

3, L'économie de temps diminue considérablement les frais de bureau.

4, Un trésor intellectuel s'est accumulé grâce aux travaux des ancêtres turcs.

5, Les ligatures des lettres arabes permettent d'écrire rapidement.

6, Ces lettres sont moins fatigantes pour la vue que les lettres latines étant plus hautes et plus épaisses.

7, Belles comme des fleurs, elles sont devenues un motif d'ornement.

Les inconvénients.

1, Elles ont beaucoup de points.

2, Les voyelles sont représentées d'une manière incomplète.

3, Les consonnes sont trop nombreuses.

4, La plupart des lettres changent de forme selon la place qu'elles occupent dans les mots.

5, Cela rend difficile l'étude de l'alphabet.

6, Les caractères d'imprimerie sont trop nombreux.

Avantages des lettres latines.

- 1, Elles sont toujours séparées.
- 2, Leurs signes diacritiques sont peu nombreux.
- 3, Elles sont faciles à apprendre, les voyelles étant toutes représentées et la forme des caractères étant invariable.
- 4, Elles simplifient le travail de l'impression.

Leurs inconvénients.

- 1, On met beaucoup de temps à les écrire.
- 2, Elles causent ainsi beaucoup de dépense.
- 3, Elles entraînent une consommation excessive de papier.
- 4, L'adoption des lettres latines ruinera un trésor intellectuel accumulé pendant des siècles.
- 5, Elle provoquera dans le mouvement intellectuel une interruption plus ou moins longue, mais toujours désastreuse.
- 6, Elle exigera pour les imprimeries des transformations extrêmement coûteuses.
- 7, On sera obligé d'inventer des nouvelles lettres et d'éliminer celles des consonnes qui n'existent pas en turc.
- 8, La graphie et la prononciation du turk avec les lettres arabes ne sont pas plus difficiles que l'anglais et le français.

On voit que les deux écritures ont des avantages et des inconvénients. Dans cette étude comparative, on doit attacher la plus grande importance à la reproduction exacte des sons, aux commodités de l'écriture et de l'impression, aux moyens de ménager la vue, aux économies de temps et d'argent. Avec de légères modifications, les caractères arabes peuvent traduire fidèlement les sons. Le sens de l'écriture allant de droite à gauche permettent d'écrire avec aisance et rapidité. La main droite tenant la plume se meut ainsi plus facilement. D'après ma propre

expérience, la main, en allant de gauche à droite, arrive à une limite où elle reste et fait un saut. C'est le mouvement d'extension du poignée, plus limité que sa flexion, qui, en se terminant, provoque ce bond. Au contraire, dans le sens de droite à gauche, la flexion étant normalement plus facile et plus ample, on écrit vite et le nombre des bonds diminue. Cela assure une économie de temps. Son caractère sténographique assure également une économie de temps et d'argent qui représente une somme considérable à la fin de l'année. On dit qu'on apprend à lire et à écrire en deux mois les lettres latines. On apprend en quatre ou cinq mois les lettres arabes. Cela est sans importance dans la vie d'un peuple, et ce temps peut être considérablement réduit par une réforme dans les lettres arabes.

Les partisans des lettres latines ont prétendu dans les journaux qu'ainsi les Turcs apprendraient très facilement les langues européennes, et **vice-versa**. Il n'en est rien ; la différence est grande entre une écriture et une langue. On ne peut acquérir la capacité d'apprendre une langue européenne ayant un alphabet latin ; on ne peut même pas lire le français, l'allemand, l'italien, etc... Cela est bien facile à comprendre : chaque alphabet a des lettres différentes et des lettres communes dont la prononciation varie d'un idiome à l'autre. On a prétendu encore qu'en adoptant les lettres latines, les Turcs entreraient dans la famille européenne. Ces messieurs n'ont aucune notion de la vie humaine et ne connaîtront jamais la politique, ni la mentalité des Sociétés européennes. La preuve en est que l'adoption de cette écriture n'a rien changé dans ce domaine. Une autre preuve est fournie par les Hongrois qui avaient adopté les lettres latines et embrassé aussi le christianisme. Ces messieurs ont proposé même de réunir et brûler sur la place de Bâyezid les ouvrages de leurs ancêtres, contenus des centaines de Bibliothèques, formant de centaines de milliers de volumes, leur refusant toute valeur. C'est du pur vandalisme. Quelle ignorance, quelle audace ! On a

prétendu encore que cette écriture défectueuse et difficile à apprendre, a empêché les Turcs d'avancer dans la civilisation. Il me paraît certain que l'écriture n'a rien à avoir avec les progrès d'une nation. Je rappellerai les Anglais qui ont une orthographe si difficile ; cela ne les a pas empêchés d'être au premier rang de la civilisation actuelle. Les Allemands ont fait d'immenses progrès avec leurs caractères gothiques. Voici un exemple encore plus frappant : Le Japon, avec ses milliers de lettres chinoises réalisa un progrès des plus grands dans un temps relativement court. A Bagdad, on avait créé une civilisation brillante tout en n'employant que les lettres arabes. Les Turcs Seldjoukides, tchaghataïs et ottomans ont créé des civilisations florissantes qui leur assurèrent la suprématie et leur permirent bien des conquêtes ; ces Turcs ne servaient que des lettres arabes.

Il faut reconnaître que les lettres arabes ont le grand inconvénient d'être trop nombreuses pour l'imprimerie. Néanmoins une expérience faite à l'Imprimerie de Boulak, en Egypte, donna la même rapidité pour l'arabe et le français, d'après Asma'i ; et pourtant les machines modernes qui fondent et composent en même temps supprimeront cet inconvénient qui, de prime abord, semblent dus à la multiplicité des caractères.

J'avais tenté de réformer l'alphabet turco-arabe que je ne juge pas nécessaire les expliquer ici. Bournach a résolu la question des formes des lettres variant selon leur place, à Kazan ; c'est une heureuse réforme. Plusieurs publications ont été faites avec cet alphabet complet. Avec ma réforme, l'alphabet turc se composerait de 32 lettres dont 9 voyelles et 23 consonnes. Mais ce sont là des essais. Il faudrait d'abord fixer scientifiquement la valeur des consonnes et des voyelles chez tous les Turcs. Il y a longtemps, j'avais essayé aussi de composer un alphabet turc avec les lettres latines. Pour cela, j'avais fixé, d'avance, plusieurs règles que je trouve inutile d'énumérer maintenant, l'alphabet

latin étant déjà composé et adopté officiellement et n'espérant pas qu'il soit corrigé, malgré ses imperfections. J'avais donné à mon alphabet un cachet national en le complétant avec quelques caractères de l'alphabet de l'Orkhon que les lettres latines ne rendent pas. Il se compose aussi de 32 lettres.

Nous avons comparé notre alphabet latin, ceux arabes et orkhon réformés par nous. Nous avons trouvé que l'alphabet arabe réformé a 3 défauts ; le latin 4, et l'autre 2. Nous avons transcrit dans ce but l'**Oughouz-nâmé** avec notre alphabet sans les lettres de l'orkhon à la place de l'alphabet phonétique.

Une transformation brusque serait fatal tant pour la réforme que pour le changement d'alphabet. Il faudrait former un comité de personnes compétantes et son travail serait de longue haleine. Ce Comité publierait ses recherches de temps à autre et examinerait les critiques faites. On aurait fixé les consonnes et les voyelles par des machines, des méthodes scientifiques et pour cela on aurait étudié comparativement les dialectes et recueilli les mots de la bouche des Turcs, dans plusieurs dictionnaires turcs, en partie manuscrits, qui en contiennent un certain nombre, et encore les ouvrages anciens. C'est l'affaire des philologues. Un brusque changement d'écriture par un coup brusque est inadmissible. Ce changement serait déjà une grave faute qui bouleverserait tout, et sa brusque application serait encore pire.

Les alphabets sont les témoignages sacrés des civilisations nationales. Le passé des peuples est l'une des choses les plus précieuses qu'on puisse garder. On ne peut annihiler l'histoire dans le but d'avoir une écriture et orthographe défectueuses. Il n'y a pas de langue qui soit exempte de défauts dans son orthographe ; le français, l'anglais, l'allemand, etc... en fournissent la preuve. Ces nations ne changent par leurs écritures ou leurs orthographes pour cela. Toutes reconnaissent ces inconvénients et la réforme

est envisagée comme en Turquie ; mais elle ne se fait pas. Roosevelt, président de la République des Etats-Unis avait mis en cause une réforme de l'orthographe anglaise ; les savants américains s'y sont opposés violemment. Ils disaient, entre autres, que l'orthographe actuelle est une forme moyenne et générale de tous les dialectes, son changement ne permettrait plus de se comprendre. En effet, le changement de l'écriture turque donna de tels résultats, tandis que l'ancienne écriture était une forme moyenne et générale de tous les dialectes turcs. Les Français se plaignent beaucoup de leur orthographe ; mais leurs savants disent qu'on ne peut toucher même à un point, et que c'est l'affaire du temps.

* *
*

Quand j'étais encore en Turquie, on parlait déjà d'une adoption éventuelle de l'écriture latine. Les professeurs de l'Université de Stamboul publièrent des articles unanimement hostiles à ce changement. Un haut personnage m'avait demandé mon avis ; je lui avais montré les fâcheuses conséquences d'un pareil changement. Je quitte la Turquie pour m'installer à Paris, où j'apprends que la réforme est un fait accompli. On avait composé un alphabet latin pour le turc en quelques jours avec la collaboration d'un comité et on avait rendu son usage obligatoire par une loi. C'est donc fait.

Etudiant la nouvelle écriture, nous avons constaté ce qui suit :

1 — Elle ressemble à l'alphabet phonétique des savants européens, avec beaucoup de modifications fâcheuses.

2 — Comme signe diacritique, on a préféré la cédille.

3 — On a mis **ç** pour **tch** et **c** pour **dj**. L'italien a **c** pour **tch** et l'anglais **j** pour **dj** ⁽¹⁾. En adoptant ces graphies,

(1) En latin le **c** se prononçait toujours comme **k** ; les sons **ch** et **tch** lui étaient inconnus. En italien **dj** se rend par **g** devant **e** et **i** ; par **gi** devant les autres voyelles (Lucien Bouvat).

on se rapprocherait davantage des écritures européennes et on supprimerait la cédille, qui est une complication inutile.

4 — Il n'y a aucun avantage à mettre des trémas sur les voyelles **ü** et **ö**; ce sont encore des complications qui, d'autre part, empêchant l'emploi d'autres signes et la notation de l'allongement, souvent nécessaire en turc.

5 — Les voyelles sont en nombre insuffisant; les différentes valeurs de **a** et de **i** ne sont pas rendues.

6 — Plusieurs consonnes manquent. **kh** خ guttural et **gn** nasal ne figurent pas dans cet alphabet. Ces consonnes se font sentir très fortement en Anatolie; elles sont atténuées à Stamboul, comme dans **khair** « non » et **sognra** qui ne sont jamais **hair** et **sonra** écrits d'après les réformateurs actuels. Une minorité ne peut pas faire la loi à la majorité, qui est l'Anatolie.

7 — **k** ک et **gu** antérieurs manquent aussi. On ne peut pas écrire la langue actuelle turque sans ces lettres malgré l'élimination sévère des mots étrangers. L'écriture ouïgoure, qui est très incomplète et rend une langue purement turque, sans mots arabes, persans, ni européens, avait la lettre **gu**.

J'ai suivi attentivement les phases par lesquelles ces lettres passèrent: Par la pratique, en comprenant cette nécessité, on voulut d'abord les rendre avec les voyelles antérieures, absolument impropres à cet usage; ensuite avec un accent circonflexe ajouté à la voyelle suivante. Aucun de ces moyens n'a réussi. Il est vrai que l'allongement rend antérieure, la voyelle postérieure dans plusieurs cas; mais le turc actuel a aussi des mots aux voyelles postérieures allongées. Je cite comme exemple qu'ils écrivent **kar** les mots **qar** « neige » turc et **kâr** « bénéfice » persan. Tandis que ce mot persan se prononce avec la voyelle antérieure et sans allongement en turc et sans ce signe il devient **qar** « neige ». **Qâdir** قادر « puissant » avec la voyelle postérieure, devient **kadir** کادر en voyelle antérieure avec allongement; tandis qu'il est postérieure et avec allongement. Il y a une

foule d'exemples. A la fin de compte, ils arrivent à créer **kh** et **gh** pour **k** et **gu** antérieurs ; ils entrent ainsi dans le domaine des lettres composées qui sont défectueuses. Ils les éliminent vite. On invente **ḡ** sans rien inventer pour équivalent de **k**. Un haut personnage déclara, dans les journaux, qu'il ne juge pas nécessaire le **k** et il dit encore lui-même qu'il le laisse aux dialectes, phrase sans aucun sens. Cela ne pourra jamais écarter ce besoin. Pour en finir, il déclara aussi dans un journal que « les mots ayant **k** sont très rares ; je ne peut pas ajouter une lettre de plus pour si peu nombreux des mots ». La réalité est entièrement différente. Il y a des mots innombrables contenant le **k**. Une lettre est vraiment rare, c'est **j** français et persan, qui n'existe pas en turc. Les mots étrangers (français et persans) contenant cette lettre, entrés en turc ne sont pas plus d'une vingtaine, et encore le **j** de ces mots français peut devenir **dj** ou **tch** comme **djandarma** « jandarme » et **tchéket** « jaquette » et les mots persans comme **jâlé** « rosée » ne sont qu'une dizaine au plus ; le peuple ne les connaît pas, et ne peut pas prononcer ces mots qui ont d'ailleurs leurs équivalents en turc. Les documents saljdoukides et ottomans anciens montrent que **j** persan devenait alors **ch** en turc ; ex. : **mujdélémek** = **muchdélémek** :

Muchtélédiler ana anlar da heb

Kim doghisar senden ol bedr-i-Arab

[Hamdi]

Cette consonne est donc extrêmement rare et pourtant entrée dans cet alphabet. Je me rappelle souvent et avec plaisir la requête d'un professeur de lycée de Stamboul priant ce personnage d'accepter le **k** et le **gu** dans une lettre ouverte adressée à lui au moment de l'adoption du nouveau alphabet. Celui-ci lui avait répondu dans le même journal par un ordre comprenant de quelques articles déclarant qu'il n'acceptera jamais le **k**. Il n'a pas accepté. Tout cela donne un aspect incohérent à la nouvelle écriture.

8 — On a supprimé le point de **i** pour la vocalisation postérieure, créant ainsi une confusion terrible : On ne peut souvent distinguer un **i** sans point d'un jambage de **m**, **n**, **u**, **b**, etc... On croit quelquefois voir **li** un **b**, etc... dans les manuscrits. Il est très probable que ce point fut mis pour faire nettement ces distinctions quand les anciens inventèrent les lettres latines.

Je renonce à énumérer les autres défauts; cela m'entraînerait très loin, et j'en avais déjà parlé aussi sommairement dans mon **Oughouz-nâmé** en donnant leurs causes. On a donc créé un alphabet très défectueux avec lequel il est impossible d'écrire et de lire exactement le turk. Une correction s'impose qui bouleversera tout encore une fois. On est dans une impasse. Tout d'abord, on aurait dû réunir les mots, étudier les dialectes phonétiquement, composer la grammaire ; l'alphabet serait en dernier lieu.

Conséquences désastreuses d'un changement d'écriture.

Il y a trois ans que la nouvelle écriture est en usage dans les écoles, les administrations, la Turquie entière, et qu'il est défendu par la loi d'employer l'ancienne écriture. On a créé des écoles spéciales avec d'énormes subventions, on a mobilisé tout, y compris la gendarmerie pour enseigner et répandre cette écriture.

Ce temps a suffi à montrer les effets de la réforme. Les philologues n'avaient pas encore eu un fait d'expérience de ce genre. Leurs jugements étaient purement théoriques. Ce fait que l'histoire n'enregistre pas, prouve bien que leur hypothèse était entièrement fondée. Le cas du turk est très précieux pour ces savants, du moment qu'il est unique et explicatif. Je donnerai quelques détails de nature à les documenter et à mettre en garde un peuple qui voudrait changer son écriture :

1 — Elle a fixé un dialecte. Les formes moyennes du

langage commun ont disparu. La langue écrite turque est devenue presque incompréhensible pour les groupes turcs vivant hors de la Turquie, et même pour ceux qui parlent les patois d'Anatolie. Par conséquent, cette écriture a éloigné les Turcs de Turquie des autres Turcs, de tous les musulmans et de l'Orient qui est leur pays séculaire ; leur originalité, leur tradition et leur passé n'existent plus ; elle devrait les faire entrer au moins dans la famille occidentale comme les moteurs de cette réforme croyaient, elle n'y a pas réussi ; de plus elle a disloqué la langue de Turquie. Chaque patois s'écrit et se fixe maintenant comme s'il était des langues indépendantes. Cette anarchie dans la langue qui créent des langues indépendantes ressemble à l'anarchie politique produite par les campagnes de Timour-leng qui avait créé d'innombrables petits Etats en Anatolie. La conséquence en sera terrible. On peut dire dès maintenant que les relations culturelles entre Turcs sont supprimées. On constate un fait important dans l'histoire turque du dernier siècle : Les Russes avaient imposé leur écriture aux Serbes et aux Bulgares pour les arracher à la Turquie ; les Autrichiens avaient donné aux Bosniaques musulmans un alphabet latin dans le même but ; les Albanais ont adopté un alphabet latin pour la même cause. Ilinski, sous le règne du tsar Alexandre III, avait concentré tous ses efforts pour supprimer l'écriture arabe et donner celles des Russes aux Tartares et aux Turcs vivant sous la domination russe, jugeant que c'était le meilleur moyen d'assimilation d'un peuple. Ilinski a réussi dans une large mesure. Dernièrement, les bolcheviks russes l'ont appliqué plus ingénieusement, comme nous avons déjà expliqué. Il est étonnant que les Turcs, en Turquie, aient appliqué eux-mêmes cette méthode politique de dissolution, portant un coup de grâce.

2 — Elle a réduit à zéro le nombre des personnes sachant lire et écrire. Une statistique officielle de la Turquie fait savoir que les illettrés étaient dans la proportion 91.84 % en 1927, date de l'installation de la nouvelle écriture

sur une population d'environ 14 millions. On a fait tant d'efforts et amené de force la population dans les écoles aussitôt après l'introduction de la nouvelle écriture, le nombre des personnes qui apprirent lire et écrire atteignit le chiffre de 1.100.000 en 1930. Avant la nouvelle écriture, il était de 824.000. Or, un effort et une dépense extraordinaire ont pu instruire 276.000 personnes en trois ans, et dans un état très primitif, résultat maigre, sinon nul. De cela, on peut déduire que les illettrés du peuple turc disparaîtront dans 152 ans. Ce résultat peu brillant ne donne guère d'espoir de succès pour l'écriture nouvelle quoiqu'elle est plus facile à apprendre et imposée. On peut dire qu'elle a instruit ceux qui étaient déjà lettrés par l'écriture ancienne qui n'avait jamais connu de pareilles attentions. Je me permets de dire que l'écriture arabe aurait gagné des plusieurs centaines de milliers d'adeptes avec tous ces efforts pendant le même laps du temps.

3 — J'ai fait une enquête chez les intellectuels, savants, écrivains, officiers ; ils déclarent unanimement qu'ils lisent avec difficulté la nouvelle écriture malgré l'exercice et leur entraînement de trois ans. Elle est devenue pour eux une sorte de torture ; elle fatigue l'attention, qui est surmené, il leur est impossible voir l'ensemble d'un article et ils mettent beaucoup de temps pour le lire, ce qui prenait 5 minutes avec l'ancienne écriture en exige 25 avec la nouvelle. Cela les fait renoncer à la lecture. Il en est résulté un arrêt de l'intellectualisme et une crise dans les librairies. Pas de lecteurs et par conséquent pas de publications. On sait que le lire est un plaisir et un besoin presque au même titre que la nourriture pour les intellectuels. On les a ainsi privés d'un grand plaisir et de distraction nécessaire. Je me demande s'il existe quelqu'un ayant le droit de le faire. La cause en est que les dessins, les formes des mots donnent la facilité de lire, et sont presque des hiéroglyphes auxquels on est habitués depuis l'enfance. Si vous changez l'écriture,

si vous lui enlevez même un point, les mots perdent cette qualité.

4 — Cela provoqua un arrêt complet de l'intellectualité. Les tirages des journaux sont réduits au minimum. La Revue humoristique **Karagueuz** qui tirait à 65.000 n'en tire plus que 6.000 aujourd'hui. Le journal **Vakit** tire 3.000 au lieu de 18.000. Le journal **Milliyyet** tire à 3.000 et n'en vend que 2.000. Fait curieux et très important: Ces chiffres diminuent encore beaucoup plus d'année en année au lieu d'augmenter. Ce fait significatif montre bien que la situation est sans issue et intenable.

Le gouvernement subventionne les journaux, ce qui fait une charge au budget.

5 — L'effort déployé, la menace de sanctions judiciaires n'ont pas pu supprimer l'ancienne écriture, dont on se sert encore généralement dans les correspondances particulières, même entre créateurs de la nouvelle écriture. Les employés des administrations font leurs brouillons en écriture arabe. Les tribunaux turcs et la Chambre des députés se sont servis longtemps de l'écriture ancienne pour les comptes rendus avec la permission du Gouvernement; étant sténographique, elle rendait presque inutile l'application de la sténographie européenne. Aujourd'hui, on le fait en cachette et les autorités le tolèrent. La difficulté de lire fait traîner en longueur les procès. Les avocats ont trouvé le moyen de donner un exemplaire en cachette en écriture ancienne de leur apologie en même temps que l'exemplaire en écriture nouvelle à leur juge pour faciliter l'étude et activer leur procès.

6 — Le trésor national des livres accumulé depuis des siècles est perdu.

7 — l'instruction publique traverse une crise formidable, et le mouvement intellectuel s'est arrêté. Actuellement, il paraît en Turquie une trentaine de livres par an. Le Gouvernement publie une centaine d'ouvrages pour les écoles dont la plupart sont des brochures, des alphabets

dues à divers auteurs. Il faut se souvenir qu'en France une dizaine de milliers de publications se font chaque année ⁽¹⁾. On ne peut évaluer, dès maintenant, les méfaits de la réforme, mais on s'apercevra qu'ils seront terribles, après de longues années.

8 — Les imprimeries ont perdu les moyens d'imprimer pendant longtemps, la perte de leur matériel les ayant ruinés. On a commandé de nouvelles lettres en France, en Allemagne et 100.000 kilogrammes en Italie. De fortes sommes sont parties pour l'étranger. Les ouvriers compositeurs ne peuvent pas encore composer avec leur rapidité d'autrefois.

9 — Les livres scolaires ont manqué complètement et l'enseignement s'est trouvé paralysé. On a commencé à imprimer les anciens manuels avec les nouvelles lettres. Les imprimeries n'y ont pas suffi ; par suite de cette impression, des millions se sont envolés sans qu'on ait pu faire tout le nécessaire. Les écoles sont encore bien dépourvues de livres. L'instruction publique s'est arrêtée.

10 — Les Turcs fondaient eux-même leurs caractères à Stamboul. On a ainsi ruiné encore une industrie nationale.

11 — Les nouvelles générations n'auront plus des livres pour satisfaire leur désir de s'instruire dans les sciences, la littérature, l'histoire, la médecine, la chimie, etc... Leurs publications exigent un temps très long et des sommes énormes, et il est certain que le budget, l'organisation industrielle de la Turquie ne les permettront jamais. Je me demande qu'est-ce que feront ces générations qui dirigeront la Turquie future et qui sont sans moyen de s'instruire.

(1) Nombre des livres publiés en 1930 :

France	Angleterre	Italie	Pologne	Hongrie
14.372	11.603	15.232	12.850	10.835
U. S. A.	Suisse	Norvège	Lettonie	
10.027	2.095	1.612	155	

12 — Les employés des administrations, sans aucune exception, ne pouvaient pas lire ce qu'ils avaient écrit sur les documents officiels. Cela avait arrêté les affaires. Pour obvier à cet inconvénient, on a acheté des milliers de machines à écrire qui n'ont pas donné le résultat voulu et elles ont été mises dans des dépôts où elles se rouillent.

13 — On a perdu cette originalité si chère au peuple, et l'échange culturel entre Turcs cessa.

14 — Le changement d'écriture a coûté cher ; il est en Turquie, l'une des causes de la crise économique actuelle.

Tout cela est de nature alarmante pour un patriote.

Malgré ces résultats désastreux, on n'a pu inventer un alphabet parfait pour écrire fidèlement la langue turque. Celui en usage a plusieurs défauts, et il est incomplet. Son amélioration s'impose de toute nécessité. Elle rendra inutiles les dépenses faites, les livres imprimés par cet alphabet et le matériel des imprimeries. Il faudra de nouveau s'efforcer pour instruire le peuple et les jeunes classes des écoles. Encore néant, encore l'anarchie ; tout sera bouleversé une fois de plus. Je vois dès à présent que, de toutes façons, on le reformera ou bien on reviendra à l'ancienne écriture. Le résultat en sera encore bouleversement et dépense.

Il était sage de commencer par une longue et savante préparation et de conserver l'emploi simultané de l'ancienne écriture, qui devait être conservée comme en Allemagne et au Japon, où l'on se sert aussi des caractères latins.

Je conseille instamment le retour à l'ancienne écriture, combinée avec une écriture latine savante et méthodique, sans perdre du temps.

RIZA NOUR

